

récapitulation du cours précédent :

Pourquoi l'être humain n'est-il pas par nature un être juste ?

1. l'être humain est un être social

Dans la nature, on trouve deux sortes d'animaux : les animaux sociaux, comme la fourmi ou le chimpanzé, et des animaux solitaires, qui ne se rencontrent ponctuellement qu'au moment de la reproduction, et chez lesquels le lien avec les petits se défait au moment du sevrage.

L'être humain fait partie des animaux sociaux, et les cours précédents nous ont même montré que la sociabilité humaine était d'une grande profondeur. Sans la socialisation, pas de culture, sans la culture pas de langage, sans le langage pas d'éveil à la conscience symbolique. L'être humain est de part en part un être social, fait pour vivre en société.

Mais être social et être juste, ce n'est pas encore la même chose. Chez nos cousins primates (chimpanzés, bonobos, gorilles) une société animale est un regroupement dans lequel on trouve des conflits, des rivalités, qui se dénouent souvent dans la violence, et parfois impliquent la mort violente de certains membres du groupe. Ainsi qui dit société animale ne dit absolument pas « justice ». Il n'y a rien de juste dans la vie sociale des animaux. Le dominant est le plus fort, telle est la loi de la nature.

2. l'idée de justice

L'idée de justice n'apparaît que dans une conscience qui s'est éveillée à la **reconnaissance d'autrui**. Moi qui suis « conatus », moi qui suis animé de la volonté de persévérer dans mon être, j'ai aussi conscience qu'il y a hors de moi d'autres êtres que moi, qui comme moi, sont des **fins en soi**, des êtres **dignes d'être respectés**. Au sens moral, l'être humain juste c'est celui qui, par la reconnaissance d'autrui convient qu'il n'est pas le seul être, l'unique respectable, le seul digne. C'est en ce sens que la notion de justice et la notion de morale sont étroitement liées.

Nous avons vu dans le cours précédent, en étudiant la morale de Kant (l'impératif catégorique) que nous avons en nous un principe universel de justice. Cependant, nous ne pouvons pas compter sur lui pour organiser les sociétés humaines, parce que les êtres humains, quoiqu'ils aient en eux ce principe, ne s'y soumettent pas nécessairement.

3. L'insociable sociabilité humaine

En effet, est-ce vraiment cet esprit universel de justice qui a conduit les hommes au cours de l'histoire ? Esclavage, exploitation, prostitution, tyrannie, viol, meurtre, escroquerie, génocide, massacre... L'histoire de l'humanité est riche de tout un vocabulaire dans lequel l'être humain apparaît comme un prédateur pour ses semblables. Ainsi force est de constater que l'histoire humaine résonne davantage du bruit des armes, des chaînes et des grincements de dents que de l'esprit de justice.

Comment est-ce possible ? Le fin mot de toute cette histoire, le voici :

si l'être humain a bien en lui une dimension morale, elle est bien souvent écrasée par

d'autres impératifs, ceux de la recherche de la puissance, et du bonheur égoïste.

Deux textes, l'un de Spinoza, et l'autre de Kant nous mettent en face de ce grave problème.

Si les hommes étaient ainsi disposés par la Nature qu'ils n'eussent de désir que pour ce qu'enseigne la vraie Raison, certes la société n'aurait besoin d'aucunes lois, il suffirait absolument d'éclairer les hommes par des enseignements moraux pour qu'ils fissent d'eux-mêmes et d'une âme libérale ce qui est vraiment utile. Mais tout autre est la disposition de la nature humaine ; tous observent bien leur intérêt, mais ce n'est pas suivant l'enseignement de la droite Raison ; c'est le plus souvent entraînés par leur seul appétit de plaisir et les passions de l'âme (qui n'ont aucun égard à l'avenir et ne tiennent compte que d'elles-mêmes) qu'ils désirent quelque objet et le jugent utile.

SPINOZA

« L'homme est l'animal qui a besoin d'un maître, car il abuse à coup sur de sa liberté à l'égard de ses semblables. Et quoiqu'en tant qu'être raisonnable, il souhaite une loi qui limite la liberté de tous, son penchant naturel à l'égoïsme le pousse à se réserver, dans toute la mesure du possible, un régime d'exception pour lui-même. Mais où trouvera-t-il ce maître ? »

KANT

Il y a en nous, selon Kant, deux natures : une nature rationnelle, tournée vers l'universel, par laquelle nous savons que nous ne sommes pas seuls, mais entourés de frères humains à qui nous devons le respect parce qu'ils ont autant de valeur que nous. Mais à côté de cette nature rationnelle, nous avons aussi un 'penchant animal à l'égoïsme' qui nous détourne de la considération de l'universel et nous ancre dans la logique très étroite de notre être particulier.

*Cela signifie que nous ne sommes pas des êtres moraux. Nous avons en nous le principe de la moralité, mais notre penchant naturel ne va pas dans ce sens. Nous avons en nous la capacité de nous tourner vers l'universel, mais en nous l'être particulier veut être le maître et toujours parler le premier pour se donner un « régime d'exception pour lui-même ». Comme s'il disait « oui, il y a des personnes partout autour de moi, mais la VIP (very important person) il n'y en a qu'une et c'est moi ». Kant l'affirme, il y a en nous une **insociable sociabilité**. Animaux sociaux, nous avons un profond besoin des autres, mais aussi un véritable plaisir à vivre avec eux (amour, amitié, pitié, sont des sentiments profondément inscrits dans notre nature). Mais cela n'enlève rien à l'autre face de notre nature : la puissance de notre égoïsme.*

Dès lors, quel espoir pourrions nous avoir de vivre dans un monde juste ? L'idée de justice est l'idée d'un rapport équilibré et harmonieux, conforme à la nature des choses. Or, à cause de notre penchant naturel à l'égoïsme, même si nous sommes momentanément capables de réfléchir à la justice, il nous est extrêmement difficile de nous y établir. Paul de Tarse déclarait ainsi que parmi les hommes nul n'est parfaitement juste. « Il n'est pas un juste – disait-il – pas même un seul ». Et nous avons vu, avec l'exemple de l'anneau de Gyges, combien l'être humain, à partir du moment où il devient puissant, a tendance à se laisser totalement posséder par son égoïsme particulier.

3. Moi contre tous

*Même la condition préalable à la justice, c'est-à-dire la simple **paix**, le fait de vivre sans agresser l'autre ni se faire agresser par lui, est un objectif irréaliste étant donnée notre nature. C'est en tout cas ce qu'affirme Hobbes. « L'homme – dit-il – est un loup pour l'homme. » Homo*

Homini Lupus. Entrons dans le détail de sa démonstration :

Les hommes ne retirent pas d'agrément (mais au contraire un grand déplaisir) de la vie en compagnie, là où il n'existe pas de pouvoir capable de les tenir tous en respect. Car chacun attend que son compagnon l'estime aussi haut qu'il s'apprécie lui-même, et à chaque signe de dédain, ou de mésestime il s'efforce naturellement, dans toute la mesure où il l'ose, d'arracher la reconnaissance d'une valeur plus haute : à ceux qui le méprisent, en leur nuisant, aux autres, en leur donnant cela en exemple. De la sorte, nous pouvons trouver dans la nature humaine trois causes principales de querelle : premièrement, la rivalité ; deuxièmement, la méfiance, troisièmement, la fierté. La première de ces choses fait prendre l'offensive aux hommes en vue de leur profit. La seconde, en vue de leur sécurité. La troisième, en vue de leur réputation. Dans le premier cas, ils usent de violence pour se rendre maître de la personne d'autres hommes, de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs biens. Dans le second cas, pour défendre ces choses. Dans le troisième cas, pour des bagatelles, par exemple pour un mot, un sourire, une opinion qui diffère de la leur, ou quelque autre signe de mésestime, que celle-ci porte directement sur eux-mêmes, ou qu'elle rejaillisse sur eux, étant adressée à leur parenté, à leurs amis, à leur nation, à leur profession, à leur nom.

HOBBS

Notre penchant naturel à l'égoïsme s'incarne dans trois grands sentiments, qui, selon Hobbes, nous éloignent de tout esprit de justice en nous opposant les uns aux autres. Ces sentiments sont

- 1. la rivalité : je veux ce que tu veux. Mon désir s'attache aux mêmes objets que le tien. Dès lors celui de nous deux qui se sent le plus fort sera bien vite tenté d'user de violence pour s'approprier ces objets.*
- 2. La méfiance : je sais que tu veux la même chose que moi. J'ai donc de bonnes raisons de te craindre, d'autant que je ne suis pas dans ta tête, je ne peux jamais être certain de ce que tu penses. Je vis donc dans la peur de la menace que tu représentes pour moi. Alors, du moment que je me sentirais en situation favorable, j'ai là encore une bonne raison de t'agresser, pour te soumettre, voire te détruire, et ainsi calmer mon anxiété.*
- 3. La fierté : ce sentiment, il est au cœur de l'humanité. Nous l'avons déjà abordé, mais sous deux autres noms. Le désir mimétique (Girard) et l'amour propre (Rousseau). Je n'existe pas seulement en moi, mais en toi. J'ai plaisir à ce que tu m'admires et à ce que tu me reconnaisse comme le modèle. Or tu as le même désir que moi. Nous risquons donc sans cesse de glisser dans la « contagion mimétique ».*

Qui, parmi les hommes, peut nier avoir en lui ces trois sentiments ? Dès lors, Hobbes affirme que l'état naturel de l'homme ce n'est pas la paix, et encore moins la justice. C'est la guerre, et « cette guerre est une guerre de tous contre tous ».

Pourquoi tant d'injustice ?

*La première réponse est la suivante : mon égoïsme me pousse à ne pas rester dans le cadre de la logique sociale, et donc à m'opposer à mes semblables plutôt qu'à collaborer avec eux. Mon alter ego n'est pas d'abord vu comme mon **prochain**, mais comme mon **rival** et mon **ennemi**.*

4. Moi dominant tous

La prégnance de l'injustice dans le monde humain a trouvé dans la partie précédente une première explication. Mais malheureusement, ce n'est pas la seule. Autrui n'est pas seulement un

danger potentiel pour moi. Je peux aussi le voir comme un instrument potentiel, m'efforcer de le soumettre à ma propre volonté pour qu'il devienne l'agent de mon bon plaisir. Ici notre texte de référence est le récit de l'anneau de Gygès, au livre 2 de la République de Platon.

Ce désir de domination existe aussi chez les chimpanzés. Les chimpanzés dominants prennent grand plaisir à manifester leur domination, et deviennent fous de colère lorsque celle-ci est contestée. Cependant les conséquences de leur lutte pour la prééminence sont sans commune mesure avec l'oppression humaine. Notre penchant à la domination a des conséquences immensément plus grandes parce que notre conscience plus développée donne une importance démesurée à la dimension hiérarchique.

Quel gain reçoit le chimpanzé dominant de sa position ? Il mange mieux, s'accouple beaucoup plus souvent, et se donne parfois en spectacle au reste du groupe pour bien rappeler qu'il est le plus puissant. Mais ça s'arrête là. Comparons avec un dominant humain de notre époque (un des 2000 milliardaires de notre planète) : il a en permanence autour de lui une petite armée de personnes à son service (cuisinier, garde du corps, masseur, médecin, prostitué(e), chauffeur, homme ou femme de ménage, secrétaire). N'est-ce pas fascinant ? Mais ça peut aller encore plus loin. Ainsi en 1812, lorsque Napoléon décide de soumettre la Russie, il met à son service ce qu'on a appelé la grande armée. 500 000 hommes, prêts à traverser toute l'Europe et à se faire tuer dans les plaines de Russie parce qu'un homme le désire. La grande différence entre les chimpanzés et nous, c'est que nous nouons entre nous des **relations de pouvoir sans limite**.

Ces faits sont absolument essentiels si on veut se poser la question de la justice. Les plus grandes injustices de l'histoire ne sont pas seulement dues à l'égoïsme des hommes, mais à la puissance des mécanismes de pouvoir sans lequel ni l'esclavage, ni les génocides, ni les guerres ne seraient explicables. Car derrière ces phénomènes, il y a toujours un **ordre hiérarchique**.

objet du cours suivant sur l'État

Nous avons découvert ici que la présence de l'injustice, partout répandue dans l'histoire humaine peut être expliquée par ce simple constat : l'être humain a une dimension morale, mais il n'est pas un être tout entier moral. L'être humain a en lui le sens de la justice, mais il s'en détourne avec une grande facilité. Dans ce cours sur l'État et le droit, nous allons voir pourquoi ceux-ci sont nécessaires à l'organisation sociale mais aussi quelles sont leurs limites.